

**Femmes :
les grands
mythes
féminins à
travers le
monde**

Sabrina Mervin
Carol Prunhuber

Hermé

Nb-08-10-1987-32087

à Carmen
à Carl

Si vous souhaitez être tenu au courant
des publications de l'éditeur de cet ouvrage,
il vous suffit d'adresser votre carte de visite,
ou vos nom et adresse, à :
Éditions Hermé, 3, rue du Regard, 75006 Paris.
Vous recevrez régulièrement,
sans engagement de votre part,
nos catalogues et bulletins d'informations
sur toutes nos nouveautés.



Maquette : Daniel Arnault, Daniel Leprince
Collaboration à la documentation : Esther Ohanna
Iconographie : Françoise Arnault
Fabrication : William Baguet, Claire Svirmickas
© Éditions Hermé, 1987
3, rue du Regard, 75006 Paris
ISBN : 2-86665-063-8

Vente en Suisse :
Tribune Éditions
Case postale 434, 1211 Genève 11

Imprimé en Belgique

PRÉFACE

On parle souvent des grands hommes, beaucoup moins des « grandes femmes » : d'ailleurs, l'expression n'existe pas. Elles ont pourtant bel et bien existé, vivent ou naîtront aux quatre coins du monde. Et puis il y a les héroïnes de mythologies, de légendes ou de contes, qui, sans être réelles, n'en sont pas moins présentes dans les cœurs et les esprits. Toutes ces femmes marquent une culture et une époque, véhiculent des images et des archétypes, nourrissent l'imagination collective. Elles représentent des mythes.

Mères ou maîtresses, folles ou sages, angéliques ou démoniaques, martyres ou traîtresses, guerrières ou patientes épouses, femmes d'ombre ou de lumière... En voici une centaine, parmi des centaines.

Depuis la nuit des temps, l'être humain éprouve le besoin de s'expliquer le monde, de se le représenter : c'est la fonction du mythe. En grec, « mythos » signifiait « conte, fable », et ce sont ces récits fabuleux qui ont permis à l'humanité de s'ancrer dans la réalité, tout en se rattachant à un élément supérieur. Le mythe constitue une représentation du passé des peuples, de leur histoire, détermine le culte, régit les relations sociales, exprime l'opinion publique. Il est l'outil de compréhension du monde.

Le premier phénomène devant lequel l'homme a dû rester perplexe, c'est la procréation. Dépassé par l'événement, force lui fut de constater qu'il relevait des pouvoirs de sa compagne, la femme. Il lui prêta des qualités surnaturelles, magiques, car de son ventre rond sortaient des enfants, comme par miracle. Précieux, formidable et vénérable, cet être charmant inspirait la crainte, mais il fallait aussi le protéger. Riche, féconde et nourricière, la femme fut associée à la Terre, cette déesse mère que les Grecs appelleront plus tard Gê, ou Gæa. Mais un beau jour, à force de perspicacité, l'homme entrevit l'existence d'une relation de cause à effet entre la copulation et la naissance. Comment put-il faire preuve d'une telle lucidité ? Quelle méthode employa-t-il ? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'il tira parti de sa trouvaille, une véritable aubaine, de savoir qu'il partageait le pouvoir d'enfanter, sans supporter les encombrements de la maternité. L'homme devint père, sans doute quelque peu imbu de sa personne par la même occasion,

et c'en fut fini du règne de la déesse mère... Elle entama un long processus de déchéance, pour aller se tapir tout au fond des mémoires, prête à surgir de temps à autre, comme un diable de sa boîte.

Cependant, la déesse mère a laissé des traces dans les mythes de la création. Elle n'est plus à l'origine du monde, car on lui octroie généralement un père, mais représente toujours la mère de l'humanité, ou bien, comme l'Esquimaude Sedna, d'une partie des êtres vivants. Souvent, elle cumule le rôle de fille, d'épouse et de mère, ce qui permet à bon nombre de sociétés de poser le plus interdit des interdits : l'inceste. Qu'elle soit divine ou semi-divine, la femme inspire la crainte ; liée à la mort, elle descend alors aux enfers, comme la grande Ishtar, comme l'Hine-Nui-Te-Po des Maoris, comme la Lilith de la Bible, qui sera remplacée par la douce Ève, marquant la chute totale de la femme. « Le mythe cosmogonique est le mythe exemplaire par excellence : il sert de modèle aux comportements humains », écrit Mircea Eliade. Avec le mythe de sa création, chaque société donne un ton qui se répercutera sur toutes les descendantes de la divinité ou de la première femme. Elle institue également les rituels, les cultes, qui lui permettront de récupérer le sacré.

Après le temps mythique, vient le temps historique. Mais le mythe se mélange à l'histoire : c'est l'épopée. Célébrant un héros ou un grand événement, elle mêle le réel au merveilleux, et si elle prend son élan dans l'histoire, elle puise force, profondeur et vérité dans le mythe. Les femmes ne sont pas absentes des épopées, mais il faut bien constater qu'elles y tiennent les mauvais rôles. Pour justifier les guerres, les défaites, les invasions ou autres faits peu glorieux, il suffit de trouver un coupable... et par le plus grand des hasards, c'est une coupable que l'on découvre. La guerre de Troie ? Hélène. Trop belle pour être tout à fait honnête, trop séduisante pour ne pas être séductrice, frivole et inconsciente, elle fut à l'origine de la guerre de Troie. Bien plus tard, dans la péninsule Ibérique, on expliquera l'invasion arabe par la « faute » d'une femme : la Cava Florinda.

Heureusement, les mythes ne véhiculent pas toujours des images féminines négatives : les fondatrices, elles, ont été glorifiées, transcendées, reliées aux déesses. Sémiramis n'a pas

construit les jardins suspendus de Babylone, mais leur a sans doute donné la dimension nécessaire à l'une des sept merveilles du monde. Plaquées sur l'histoire, les fondatrices se sont imposées pour en faire partie, et l'ont dépassée, en dégagant davantage de sens. « Le mythe est une parole choisie par l'histoire : il ne saurait surgir de la "nature" des choses », disait Roland Barthes. En Afrique occidentale, Pokou a été choisie pour donner un passé commun à des tribus qui regardent désormais vers le même avenir. En France, Marianne, une création pure, a offert son image à la République.

Certaines femmes servent de transition entre l'humain et le sacré : nous les avons appelées les médiatrices de l'au-delà. Personnages ancrés dans le réel, voire dans l'histoire, elles insufflent le sacré : c'est la pythie, ou la Vierge, en même temps femme et mère de Jésus, qui relie, tel un pont, les hommes et leur dieu, et intercède en leur faveur. D'autres femmes, qui sont des entités divines, jouent ce rôle de rapprochement, dans d'autres religions, comme Maria Lionza au Venezuela ou Ezili dans le culte vaudou haïtien.

Les filles des eaux, elles aussi, se trouvent à mi-chemin entre l'humain et le surnaturel, mais elles restent imaginaires et échouent la plupart du temps dans leurs essais désespérés pour se rapprocher des hommes. Ces génies, esprits ou autres sirènes, généralement nés dans l'eau, sont en contact étroit avec cet élément, même s'ils en sortent. Liées au destin, les filles des eaux portent malheur car elles vivent dans le malheur, et peuvent se montrer bienfaitantes ou malfaisantes : elles seront toujours perçues comme négatives. Car en cherchant l'amour des hommes, elles séduisent, tentent, trompent, ensorcellent, et font tourner les têtes. D'origine populaire, leurs histoires sont colportées par la tradition orale, jusqu'au moment où la littérature et l'art s'en emparent : c'est le cas de Lorelei, la fille du Rhin.

Bien des mythes populaires se sont ainsi cristallisés, à un moment donné, grâce à l'écriture. Regardons du côté des contes. Ils se transmettent de bouche à oreille, décrivant des situations et des personnages qui sont autant d'archétypes à retrouver aux quatre coins de la planète. Et puis un jour, on les écrit, et ils se figent. Leurs héroïnes, Blanche-Neige, Cendrillon et leurs compagnes, servent de modèles aux enfants ; elles grandissent devant leurs yeux, et vivent des aventures d'où s'échappent, une fois encore, des règles et des interdits.

Elles initient l'enfant à l'âge adulte. Et l'on peut se demander quel type de société se fabriquerait, si nous étions privés des contes et de leur sagesse...

Des femmes de chair et d'os, qui ont brillé par leurs activités, leur influence, leur beauté ou leurs qualités, ont été mythifiées d'une façon ou d'une autre, selon les époques. De Cléopâtre à Marilyn Monroe, en passant par Jeanne d'Arc, voici des femmes historiques devenues sources de légendes.

« A côté de tous les grands hommes, disait Schiller, on trouve une femme aimée. L'amour est le soleil du génie. » Phryné, la belle courtisane grecque, inspira si bien le sculpteur Praxitèle qu'elle atteignit l'immortalité. D'autres courtisanes ont hanté les couloirs du pouvoir, et joué des rôles d'une telle importance qu'elles brisèrent les modèles et se propulsèrent hors du commun, et des femmes, insignifiantes ou remarquables, devinrent des mythes parce que des artistes les avaient choisies pour inspiratrices. Sans Dante, qui connaîtrait Béatrice ? Sans Léonard de Vinci, personne n'aurait entendu parler de Monna Lisa. Mais qu'auraient fait Dante et Léonard, s'il n'y avait pas eu de Béatrice ou de Monna Lisa, leurs muses ?

Si l'art fabrique des mythes, la religion ne manque pas de modeler les siens, avec des femmes qui se dépassent : femmes de pouvoir, comme Aïcha, l'épouse du prophète Mohammed, ou mystiques, comme sainte Thérèse d'Avila... autant d'exemples à suivre. Mais si la femme peut atteindre des sommets, elle reste fatale, par nature, et il faut parfois s'en méfier. Celles qui portent la déchéance en elles ont toutes les chances de devenir des mythes : Salomé, mentionnée sans être nommée dans quelques lignes de la Bible, a suscité de nombreuses interprétations, car elle symbolise la perversité féminine. Parmi les femmes fatales, on trouvera également Mata Hari, la dangereuse espionne, et une comtesse hongroise, Erzsébet Báthory, qui se repaissait du malheur de ses victimes.

Tout aussi dangereuses, mais mieux perçues, les hors-la-loi. Pirates ou bandits bien-aimés, elles franchissent les barrières imposées par la société, s'évadent du quotidien, et font rêver... Car elles sont belles, braves, marginales, insolentes et donnent l'image d'une autre vie, presque possible. Toujours plus courageuses que les courageux, les guerrières et autres femmes en lutte, quant à elles, montrent l'exemple. La collectivité se les approprie, on les préfère vierges, puisque vouées à tous, on les admire, on les vénère, et on en fait des fantasmes. Au

besoin, il est facile de les faire ressurgir après leur mort, lorsque l'on recherche un symbole pour représenter ou défendre une opinion : c'est ainsi que Jeanne d'Arc fut redécouverte, grâce à Michelet, au XIX^e siècle. Le mythe de la femme qui se bat « fonctionne » très bien. Cela n'a rien d'étonnant, si l'on en croit Lamartine, qui écrivait : « Les femmes sont plus naturellement héroïques que les héros. Et quand cet héroïsme doit aller jusqu'au merveilleux, c'est d'une femme qu'il faut attendre le miracle. »

Sappho fut sans doute la première femme de lettres à acquérir le statut de mythe. En détruisant une grande partie de l'œuvre de la poétesse grecque, au IV^e siècle, l'Église n'est pas parvenue à la jeter dans l'oubli, et peut-être a-t-elle ainsi favorisé l'accroissement de sa dimension mythique. Toujours admirée par les intellectuels, Sappho de Lesbos est même passée dans le vocabulaire courant, à travers les mots « saphique » et surtout « lesbienne », qualificatifs de l'homosexualité féminine. Et chaque jour, on redécouvre ses poèmes, même tronqués. Les femmes de lettres dont les œuvres ont survécu aux épreuves du temps sont facilement devenues des mythes, parce qu'elles représentaient un petit nombre. Mais au XX^e siècle, alors que les femmes occupent de plus en plus de place sur les étagères des bibliothèques, il faut attendre que le temps filtre les génies, pour savoir quel écrivain sera considéré comme un mythe dans les siècles à venir. Marguerite Yourcenar, première femme élue à l'Académie française, atteindra-t-elle ce niveau ? L'avenir nous le dira.

Pour les artistes, le processus de mythification se fait plus rapidement, car elles se trouvent perpétuellement « en scène », montrant leur talent et leur vie. Elles représentent la forme d'art dans laquelle elles s'expriment, en sont la personnification : la Malibran ou la Callas, ces divas (c'est-à-dire déesses, au sens premier du terme), incarnent l'opéra ; Sarah Bernhardt est un théâtre permanent, Coco Chanel une mode, un style... Aujourd'hui leurs descendantes, les stars, sont ultra-médiatisées, et l'on arrive à une abolition du temps et des frontières. Ainsi, on risque de prendre un symbole ou un phénomène de mode pour un mythe, si l'on n'attend pas que l'image de la star se fige. Pour le moment, on ne sait pas dans quelle catégorie entre la chanteuse Madonna, par exemple. Marilyn Monroe,

Sabrina Mervin

elle, a été un mythe vivant, et l'a payé assez cher : sa vie ne lui appartenait plus, elle était étouffée par sa propre image, et elle a perdu pied. La mort a figé ce mythe qui l'avait déjà dépassée. Greta Garbo, elle, a bien compris qu'elle devait rester éternellement fidèle à l'image créée : elle s'est figée en disparaissant, et cache son vrai visage pour que l'on ne garde d'elle que celui de la pellicule. Tous ces mythes fabriqués par Hollywood constituent autant de modèles reproduits à l'infini sur des affiches, des cartes postales, des tee-shirts ou des badges, auxquels les femmes sont invitées à s'identifier. Comme les stars de cinéma, les chanteuses font l'objet de cultes, notamment à travers les fan-clubs. Plébiscitées par un large public, elles franchissent les frontières et représentent une culture, une âme, un style propres à leurs origines : Billie Holiday est la voix du blues, Édith Piaf est celle de la chanson française, Amalia Rodrigues celle du fado...

Les femmes politiques, et leurs mythes, se nourrissent également de l'adoration des foules. Cléopâtre a connu une sorte de résurrection au XX^e siècle, grâce au cinéma, puis à la publicité qui utilise son image pour toucher l'imaginaire, le rêve : elle apparaît sur une marque de savon, sur des paquets de cigarettes, en Égypte, etc. Eva Perón, ancienne actrice, savait qu'en matière de politique il fallait paraître, et bien « jouer », comme au théâtre. Si le pouvoir donne des ailes, il faut en gommer le caractère passager pour accéder à l'immortalité. Eva voulait être une déesse, elle a provoqué son propre culte, et sa mort prématurée l'a aidée à rester figée dans le mythe. Certains la considèrent encore comme une sainte.

Il n'y a pas de culte des femmes savantes. Elles connaissent les honneurs de leur vivant, mais surtout laissent des traces indélébiles dans l'histoire. Cette histoire dont les femmes donnent une autre lecture, car leurs valeurs sont différentes de celles des hommes. Symboles de la vie, elles ont un rôle humaniste à y jouer.

Si les mythes sont devenus profanes, on se comporte, en face d'eux, de la même manière que lorsqu'ils étaient sacrés ; et l'humanité, qui se regarde sans cesse, tend parfois le miroir à des femmes remarquables. Le monde aura toujours besoin de déesses.

Carol Prunhuber

LA PREMIÈRE FEMME

LUCY

ÉTHIOPIE PRÉHISTOIRE



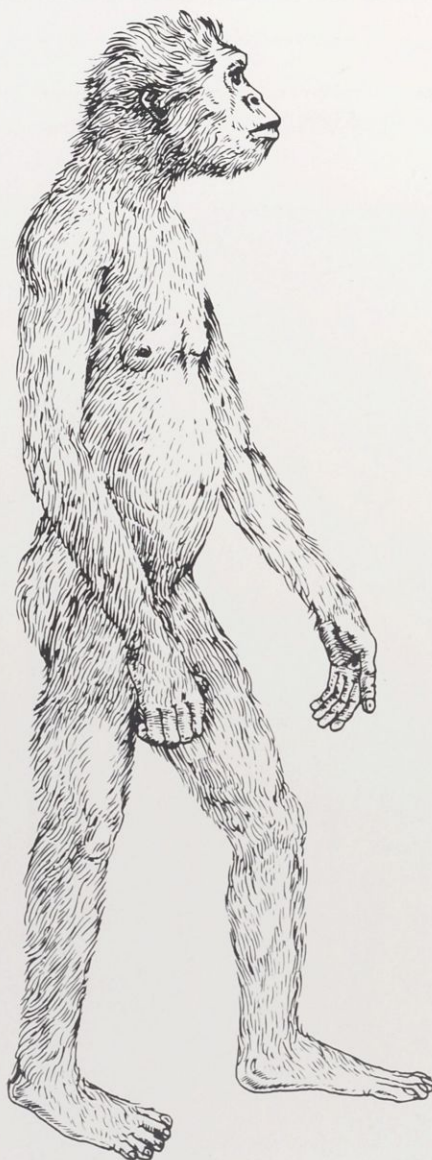
C'est en Éthiopie, dans un paysage semblable à celui-ci, que des chercheurs extirpèrent Lucy de son profond sommeil.

La première femme... des images rêvées, des histoires racontées, de l'encre versée, beaucoup de recherches. Mais aucune certitude. Aux dernières nouvelles, elle vivait en Afrique, il y a de cela deux cent mille ans. Mais... et sa grand-mère ?

C'était une petite bonne femme qui ne dépassait pas un mètre, et marchait, debout sur ses jambes. « Femme » est, à vrai dire, un bien grand mot. « Femme-singe » serait plus approprié, encore que l'on préfère généralement le terme hominidé. Le 30 novembre 1974, elle sortit d'un long sommeil, ce fut comme si elle naissait une seconde fois. D'ailleurs, on la baptisa : Lucy. Parce que les gens qui l'avait retrouvée au milieu du désert de l'Afar écoutaient une chanson des Beatles, *Lucy in the sky with diamonds*, le soir, au campement. Ils étaient venus sur ce site d'Hadar avec Donald Johanson, paléanthropologue du Muséum d'histoire naturelle de Cleveland, afin d'y faire des fouilles. Après la découverte d'un hominidé, dit zinjanthrope, par Louis et Mary Leakey, au Kenya, tout le monde voulait fouiller en Afrique orientale, véritable mine pour les paléontologues.

Lucy était morte entre vingt-cinq et trente ans, d'une mort apparemment douce, puisque son squelette fut retrouvé intact. Là réside toute l'importance de la découverte de Don Johanson et Tom Gray : ce squelette constitue l'hominidé le plus complet que l'on ait mis à jour. C'est celui d'un australopithèque « *Afrensensis* », du nom de la région. Pendant trois millions et demi d'années, Lucy était restée enfouie sous des couches de sable et de boue, qui l'avaient conservée. Ainsi, Johanson déclara que sa protégée représentait « le plus vieux, le plus complet, le mieux conservé de tous les squelettes d'ancêtres de l'homme possédant la station verticale que l'on ait jamais retrouvés ». Mais son cerveau demeurerait trop réduit pour être celui d'une femme.

A la recherche de ses origines, l'être humain plonge dans la perplexité. Et dès que deux êtres humains poursuivent ce même but, ils deviennent enclins à tomber dans la discorde. Les paléontologues, qui éprouaient déjà bien des difficultés à accorder leurs ossements, se trouvent désormais confrontés aux travaux des biologistes, biochimistes, et autres généticiens, qui avancent à grands pas. Comment s'entendre ? La chasse au fameux « chaînon manquant », commencée depuis un siècle, prend des allures de course au trésor. Et l'on



Lucy n'était pas tout à fait une femme... comme l'atteste ce portrait reconstitué par Michel Garcia, sous la direction scientifique d'Yves Coppens. Musée de l'Homme, Paris.

ne sait toujours pas comment l'australopithèque est devenu homo.

Cependant, au cours de ces dernières années, la biologie a révolutionné pas mal de choses. Allan Wilson, biochimiste distingué bien que fort controversé, annonça que si l'homme descend du singe, certains singes, comme le gorille et le chimpanzé, descendent de l'homme. Révolution. On le contredit. Et finalement, on admit qu'il avait raison.

Ensuite, à partir de travaux réalisés sur des femmes d'horizons différents, il affirma que notre aïeule à tous venait d'Afrique, où elle vécut il y a deux cent mille ans. Encore une fois, cette thèse bouleversait les idées reçues jusqu'alors... l'avenir nous en apprendra certainement plus. Il faut prendre son mal en patience, et attendre que les savants sachent.

Les Anciens, eux, n'avaient pas attendu la science pour imaginer leur commencement...



Un squelette de trois millions d'années et demi : « le plus vieux, le plus complet, le mieux conservé » en son genre.

ISHTAR

CIVILISATION SUMÉRO-BABYLONIENNE



A la fois céleste et terrienne, personnage aux multiples facettes, Ishtar était la déesse de l'amour et de la fertilité, mais aussi de la guerre. On la vénéra longtemps, sous des noms différents, dans plusieurs civilisations.

Grand principe féminin de reproduction et de fertilité, Ishtar éclipsa les autres déesses de la tradition assyro-babylonienne, jusqu'à les absorber. Elle revêtit surtout les attributs d'Inanna, la divinité la plus complexe du panthéon sumérien : Enki l'ayant oubliée en distribuant aux dieux leurs tâches spécifiques, elle s'occupait de tout, exerçait son influence dans tous les domaines de la vie humaine. La tradition sumérienne de l'épopée de Gilgamesh explique la descente aux enfers d'Inanna par sa volonté de régner aussi sur le monde inférieur, territoire de sa sœur aînée.

A l'origine de la lumière, il y avait Anu, le premier des dieux, avant Marduk. Anu s'éprit d'Ishtar, et de leur union naquit... l'Étoile du Soir, c'est-à-dire Ishtar elle-même. Elle fut ainsi la première épouse et la fille du dieu, qui prit forme et vie nouvelles pour s'identifier à la lune, dont on lui donna le nom : Sin. Ishtar eut un frère, Shamash, le dieu du soleil, et une sœur, Ereshkigal, déesse des enfers.

Étoile du soir, donc déesse de l'amour, Ishtar brillait également le matin, en fusionnant avec Vénus, la Terre mère. Elle rendait les ventres et les sillons féconds, et les fidèles demandaient son intercession pour retrouver la santé. On la représentait alors sous la forme du serpent, symbole des divinités de la Terre.

En tant que déesse de la guerre, elle figurait sous l'apparence d'un lion, ou d'une femme armée de pied en cap. Son rôle s'exerça à partir de la première dynastie babylonienne, pour atteindre son apogée à l'époque assyrienne : les rois lui adressaient leurs prières à la veille des batailles, et elle les rassurait quant à l'issue de leur lutte. Les villes d'Ashur, Calah et Ninive étaient les principaux centres de son culte.

L'Ishtar céleste se métamorphosait plutôt en colombe. Déesse de l'amour et de ses plaisirs, on lui prêtait de nombreuses aventures amoureuses. Ainsi, Gilgamesh, qu'elle tentait de séduire, lui reprocha le nombre de

Déesse de la Guerre qui promettait la victoire à ses fidèles ; elle pouvait prendre la forme d'un lion. Sur cette stèle de Teel Asmar, l'Ishtar d'Arbèles est représentée sur son animal favori.
Musée du Louvre.

ses amants, et fut le seul à la repousser. Elle voulut se venger de cet affront en demandant à son père, le dieu Lune, d'envoyer le « Taureau du Ciel » tuer Gilgamesh. Le pauvre taureau fut terrassé, et Enkidu, l'assistant du héros, jeta sa cuisse au visage d'Ishtar, insulte qui lui valut la mort. La déesse pleura beaucoup pour l'animal défunt : il devint partie du culte de la fertilité.

L'épopée de Gilgamesh relata la descente d'Ishtar aux enfers. Elle y partit à la recherche de son mari Tammuz, dont elle n'acceptait pas la mort, dans l'espoir de le ramener sur la terre. Elle se rendit « vers ce lieu dont les habitants ont la poussière pour aliment, la boue pour nourriture », le pays sans retour. Un portier l'accueillit.

« La première porte, il la lui fit franchir, toute grande ouverte, et lui enleva la haute couronne de sa tête.



Déesse de l'Amour, Ishtar tenta de charmer le héros Gilgamesh, qui fut le seul à repousser ses avances. Palais de Sargon, Khorsabad, VIII^e siècle.



Ishtar était aussi la déesse de la Fertilité, elle apportait la prospérité à ceux qui savaient lui rendre hommage. Ici, Zimri-Lim, roi de Mari, lui demande ses faveurs. Peinture murale du début du II^e millénaire av. J.-C., palais de Mari.

— Pourquoi, portier, enlèves-tu la haute couronne de ma tête ?

— Entre, ma dame, de la maîtresse de la Terre, telles sont les lois... »

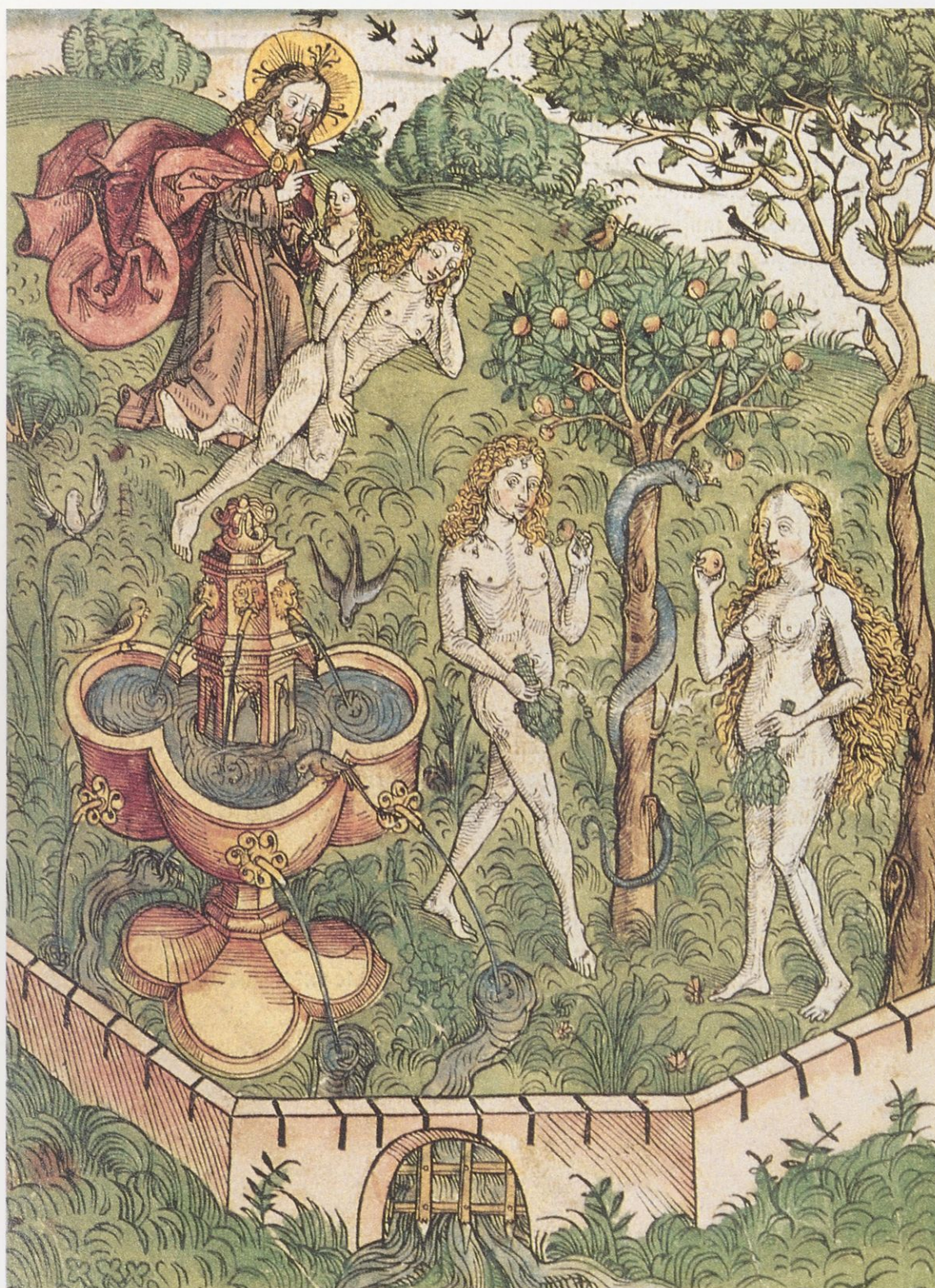
Ainsi, à chacune des sept portes qu'elle traversa, Ishtar dut ôter un bijou ou un vêtement, et se retrouva nue, en arrivant dans le royaume de sa sœur Ereshkigal. Ses plaintes et ses pleurs amadouèrent les grands dieux, qui intervinrent pour libérer Tammuz. A son retour sur la terre, l'herbe se remit à pousser dans les pâturages, les animaux recommencèrent à se reproduire, et les hordes des enfers rentrèrent dans leur demeure souterraine.

Le culte de la déesse reconstituait symboliquement sa passion. La grande prêtresse se retirait durant sept jours dans le temple, pendant que les adoratrices d'Ishtar, des jeunes filles en passe de devenir vestales, se livraient à la prostitution sacrée. Elles devaient en effet perdre leur virginité, symbole de leur pouvoir, tout comme Ishtar avait perdu ses vêtements aux portes de l'enfer. Ayant fait dons de leurs hymens à la déesse, elles

devenaient des femmes éternellement libres et disponibles, car jamais elles ne se liaient à un homme. Si elles avaient des enfants, elles les donnaient. Le rite de la prostitution sacrée constituait une sorte de défoulement collectif, une parenthèse qui enfreignait les lois quotidiennes, et il est certain qu'il dut dégénérer. Mais toujours au nom de la déesse des plaisirs.

Astart chez les Phéniciens, Mytila pour les Chaldéens, parfois Dilbat ou Bêlit à Babylone, la grande déesse rayonna tout autour du bassin méditerranéen, devint l'Astarté des Grecs, qui l'associèrent à Aphrodite. Les Arabes l'appelèrent Alat et, à Carthage, elle fusionna avec la déesse mère des Berbères pour se transformer en Tanit.

« Je suis Ishtar déesse du soir,
Je suis Ishtar déesse du matin.
Je suis Ishtar qui ouvre le verrou des cieux
[brillants, je m'en fais gloire ;
Les cieux je les apaise, la terre je l'apaise,
[je m'en fais gloire ;
Je suis celle qui apaise les cieux, je suis celle
[qui apaise la terre, je m'en fais gloire. »



LILITH

CIVILISATION JUDÉO-CHRÉTIENNE

Pratiquement absente dans la Bible, Lilith n'en est pas moins la première femme d'Adam, créée en même temps que lui. Mais elle fut chassée pour mauvaise conduite, et reléguée aux enfers, au monde des ténèbres, à l'inconscient...

« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa. » Voici comment la Genèse (1:27) relate la naissance du genre humain. Il ne sera question que plus loin (2:21) de l'histoire d'une torpeur envoyée sur Adam, et de sa côte enlevée, avec laquelle Yahvé fabriqua Eve. Elle ne serait donc pas la première femme que l'on croyait... Mais alors qui précéda la mère des vivants, en qualité d'épouse d'Adam ? Elle n'est pas nommée : c'est Lilith.

Son origine remonte au panthéon de la mythologie suméro-babylonienne, qui mentionne une certaine démonsse du nom de Lamashtu, chassée des cieux à cause de sa méchanceté. Mais Lilith se rapproche surtout d'Ardat Lili, ou Lilitû, commère du démon mâle Lilû, dans la tradition sumérienne. Elle représente un esprit de licence et de lascivité, une ravisseuse nocturne venant séduire les hommes dans leur sommeil, une voleuse et une dévoreuse d'enfants.

Si le nom de Lilith a vraisemblablement été effacé de la Bible, on trouve son histoire, vue par la tradition juive, dans le Zohar : « Lorsque Jéhovah créa Adam, il créa en même temps une femme, Lilith, comme lui tirée de la terre. Et elle fut donnée à Adam comme épouse. Mais il survint de la brouille dans le ménage, pour une question qui, devant les tribunaux, ne pourrait se débattre qu'à huis clos. Elle prononça le nom ineffable de Jéhovah et s'enfuit par les airs, laissant là son mari... » Bien entendu on se demande de quelle question il pouvait bien s'agir, pour nécessiter autant de mystère. Un ouvrage cabalistique écrit vers le XI^e siècle répond à cette interrogation. Selon ce texte, le conflit entre Adam et Lilith surgit lorsque

Après avoir été chassée du paradis, Lilith fut condamnée à errer dans les ténèbres et la Bible évita de mentionner son nom. Mais elle revint au paradis, où on la représente discrètement. Ici est-elle le serpent venu tenter Ève ou l'une des deux femmes accompagnant Yahvé ?
Le Paradis terrestre, par M. Wohlgemuth, 1491.



A l'entrée de Notre-Dame-de-Paris, entre Adam et Ève,
Lilith veille.

l'homme voulut imposer à sa femme de s'allonger sous lui, lors de l'acte sexuel : manière de revendiquer la position de chef de famille, qui fut contestée par Lilith, dans la mesure où elle estimait disposer des mêmes droits que son mari. Le ton monta entre les deux partenaires, leur histoire se solda par un échec, et par la fuite de Lilith.

C'est là que nous avons laissé le Zohar, qui poursuit sa narration sur la faiblesse d'Adam, qui réclama sa moitié. Dieu envoya trois anges, « ces agents de l'ordre public, ces gendarmes ailés », à la poursuite de Lilith. Ils la trouvèrent sur la mer Rouge. « Madame fait la sourde oreille. » Les anges l'avertirent que si elle ne rentrait pas tout de suite au domicile conjugal, elle perdrait chaque jour cent de ses enfants. « Mais que peut dans le cœur d'une femme, une femme démon s'entend, la tendresse maternelle dans une animosité de ménage ? » Elle accepta le marché, et les anges lui laissèrent la vie sauve, à condition de ne jamais faire de mal à un nouveau-né là où elle verrait son nom écrit. « Jéhovah donna

Lilith à Sammaël (Satan), et ce fut la première des quatre femmes du diable... »

Des variantes à cette légende ne font pas de Lilith un cadeau de Jéhovah. Elle aurait rencontré Satan, au cours de ses errances, qui tomba amoureux d'elle. Ils accordèrent leurs violons sur la question de l'égalité des sexes : ce serait chacun son tour, l'un dessus, l'autre dessous... Une allusion à l'androgynat, thème présent dans une interprétation de la légende de Lilith, qui fait d'elle le premier être créé par Yahvé, double, qui aurait donné naissance à Adam, pour l'épouser ensuite.

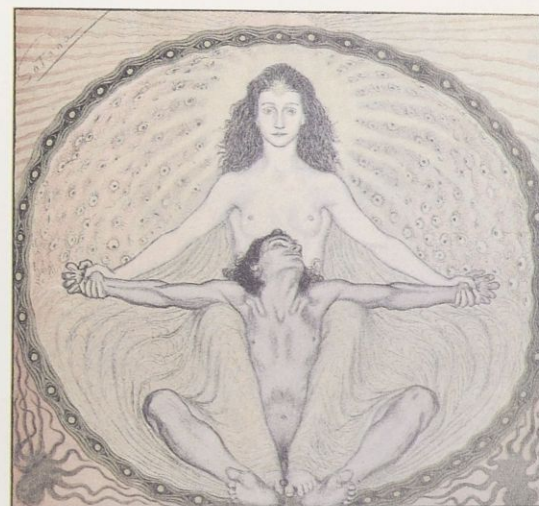
Lilith n'est mentionnée qu'une fois dans la Bible, dans Isaïe (34:14) : « Les chats sauvages rencontreront les hyènes et les satyres s'y appelleront. Là aussi se tapira Lilith pour y trouver le calme. » Les traducteurs de la Bible de Jérusalem ont introduit son nom dans Job (18:15) : « On arrache le méchant à l'abri de sa tente pour le traîner vers le roi des Frayeurs. Lilith s'y installe à demeure et l'on répand du souffle sur son bercaïl. » Mais la tradition rabbinique conteste cette version, signalant

que le mot Lilith sert de métaphore pour signifier « des gens indésirables et hors la loi ». Dans la tradition chrétienne, on ne parle pas de Lilith : elle est la tentation personnifiée par le démon de midi :

« Tu ne craindras pas les terreurs de la nuit,
ni la flèche qui vole pendant le jour,
ni la peste qui rôde dans les ténèbres,
ni les attaques du démon de midi. »

(Psaume 91.)

En latin, on la nomme Lamia. Dans la tradition grecque, les lamias étaient des monstres nocturnes, voraces, qui apparaissaient



Sortie de ses ténèbres, Lilith rayonnante symbolise
le règne de la femme libre et puissante.
Gravure par Fidus, Berlin, 1895.

souvent sous forme d'oiseaux. Comme eux, Lilith inspire terreur et répulsion. Elle est désignée en tant que démon, et représentée avec un visage de femme aux longs cheveux, des ailes, un corps de serpent, et des griffes. Symbolisant la puissance féminine contrecarée par l'ordre établi, mais toujours dangereuse, elle devint collective et prit une multitude de noms.

« La Fille de Satan, la grande femme d'ombre, cette Lilith qu'on nomme Isis au bout du Nil », écrivait Victor Hugo, qui l'associait à Isis, déesse mère et grande magicienne des anciens Égyptiens. Il est bien plus logique de la rapprocher des filles des eaux, Lorelei et autres Mélusine, qui comme elle vivent dans la douleur. Car la grande maudite, toujours cachée, latente, souffre de sa condition. Après tout, elle n'est peut-être pas si mauvaise...

ÈVE

CIVILISATION JUDÉO-CHRÉTIENNE

« Alors Yahvé Dieu fit tomber une torpeur sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Yahvé Dieu bâtit en femme la côte qu'il avait prise de l'homme et il l'amena à l'homme. » (Genèse 2:21-22.)

Voici comment fut créée la première femme, selon la Bible. Lilith est désormais occultée. Donc, la femme est un sous-produit de l'homme. D'ailleurs, en hébreu, femme se dit « Ishah », qui vient du mot « Ish », homme. Dans la Genèse, on rapporte que l'homme déclara :

« Celle-ci, cette fois, c'est l'os de mes os
Et la chair de ma chair ;
Elle sera appelée femme,

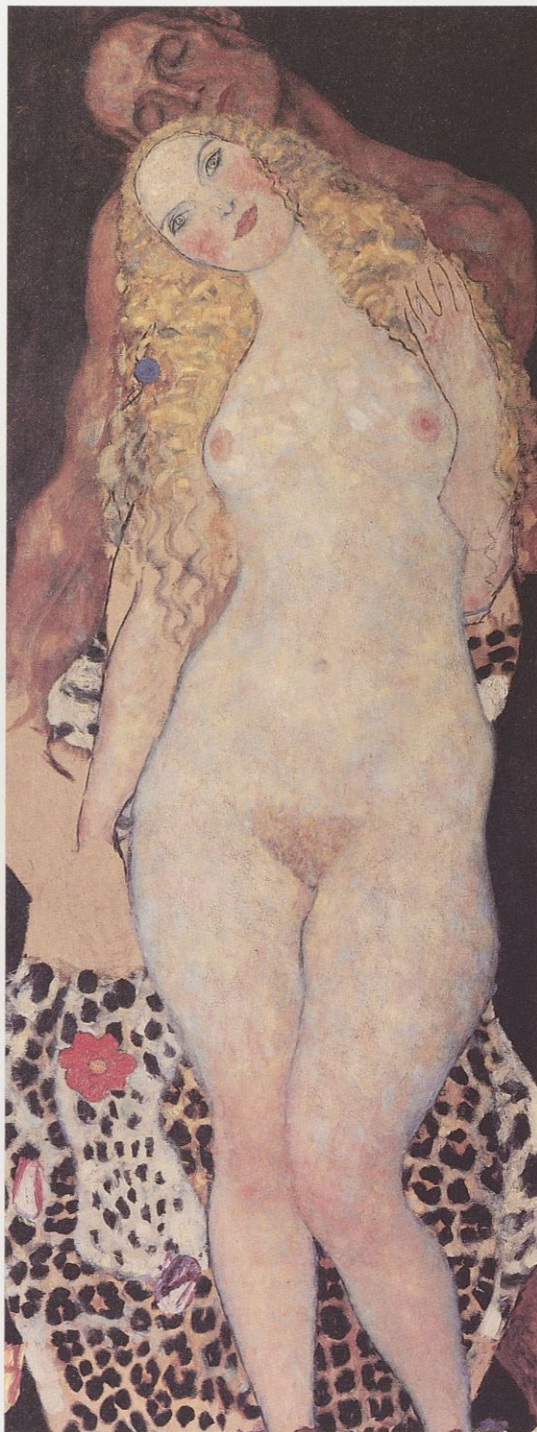
Car c'est d'un homme qu'elle a été prise. »

Adam nomma son épouse Ève, « Mère de tous les vivants », nom qui la relie à l'idée du féminin sacré. Derrière Ève se cache la déesse mère, dépositaire du pouvoir, adorée par les êtres attachés à la Terre, dans les religions antiques du Proche-Orient, où la Genèse puisa ses sources. Cette déesse mère fut renversée par un dieu guerrier et masculin, instaurateur de l'ordre et de la civilisation...

L'Aggadah, partie de la loi orale hébraïque, explique pourquoi Yahvé choisit une côte d'Adam pour fabriquer Ève : il ne pouvait choisir sa tête, de crainte qu'elle ne soit remplie d'orgueil ; ni ses yeux, de crainte qu'elle ne soit coquette ; ni ses oreilles, de crainte qu'elle ne soit fouineuse ; ni sa bouche, de crainte qu'elle n'ait tendance aux commérages ; ni son cœur, de crainte qu'elle ne soit portée sur la jalousie ; ni sa main, de crainte qu'elle ne soit voleuse ; ni ses pieds, de crainte qu'elle ne soit vadrouilleuse... Effectivement, il ne restait pas grand-chose !

Selon une légende juive, ce fut en fait la queue d'Adam qui fournit la matière pour créer Ève ; c'est ainsi que l'homme garde, en souvenir, un coccyx inutile. Une deuxième légende, islamique, prétend qu'Ève fut créée à partir des pieds du serpent ; on comprend dès lors pourquoi la femme est si sournoise, et pourquoi le serpent n'a pas de pieds. Une troisième, bulgare, cette fois, raconte que la queue du diable a remplacé la côte qu'un ange apportait à Dieu pendant la fabrication d'Ève...

Ève a été idéalisée, elle représente le symbole de la féminité et forme, avec Adam, le couple parfait... Mais gare à Satan qui viendra briser cet équilibre.
Peinture de Gustav Klimt, 1917.



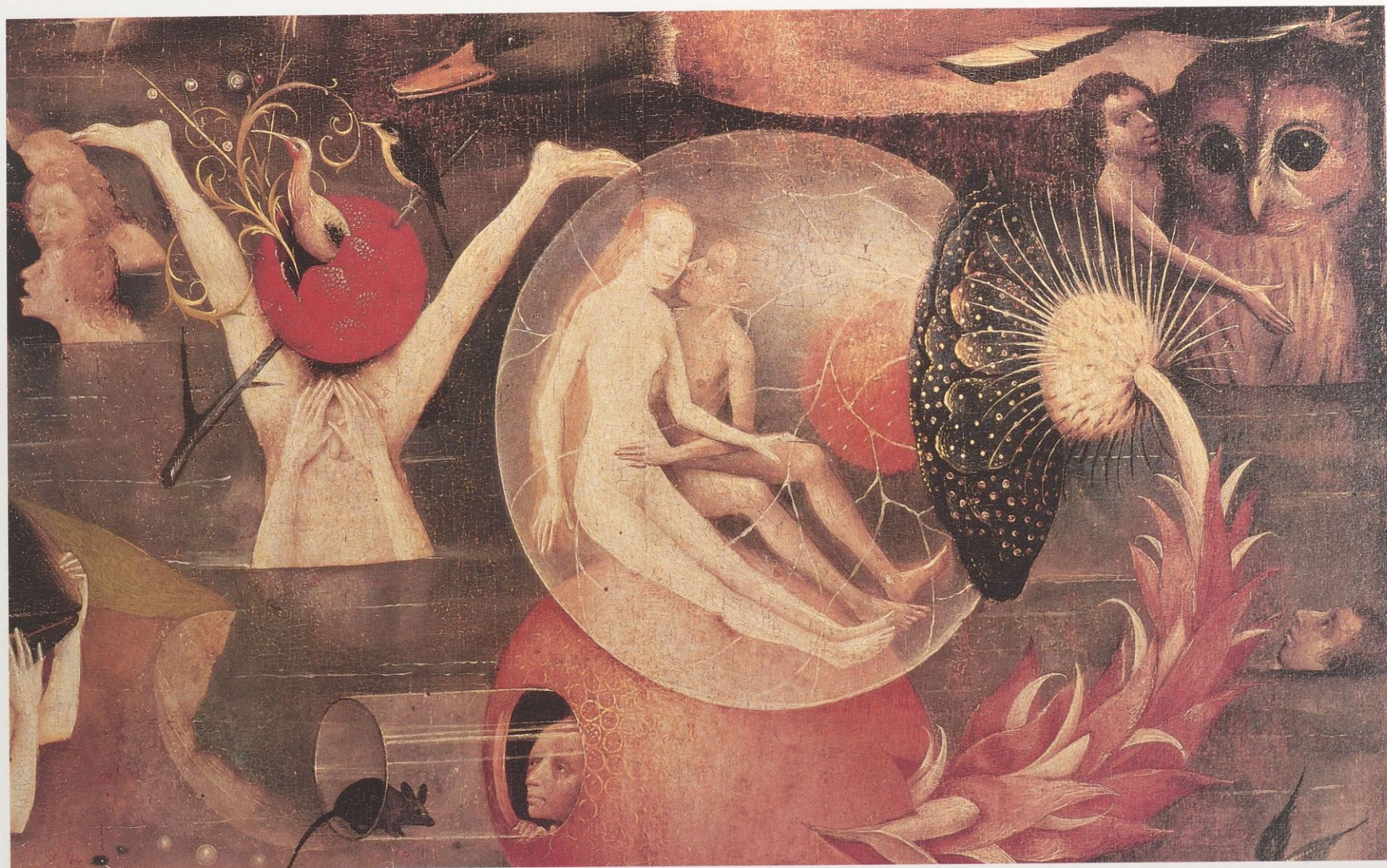
Adam et Ève coulaient des jours heureux au paradis, lorsque Satan, jaloux de leur bonheur, décida d'y mettre son grain de sel. Il envoya le serpent, animal malfaisant s'il en est, pour convaincre Ève de goûter au fruit défendu. Celui-ci poussait sur l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur, et Yahvé avait rigoureusement interdit aux deux humains d'y toucher. Ève se laissa tenter... Elle commença par toucher l'arbre, pleine d'appréhension. Mais quand elle vit que rien ne se passait, elle accepta de croquer cette fameuse pomme, à l'origine de bien des malheurs ! A peine avait-elle mangé qu'elle eut l'apparition de l'ange de la mort. Craignant sa fin, et de peur qu'Adam ne prît une autre épouse, elle le persuada de goûter au fruit, à son tour. Voici comment, par la faute de la femme, le couple perdit son innocence, et commit le péché originel.

Coupable d'avoir introduit le désir et le sexe dans l'ordre ascétique d'un dieu sans déesse, Ève fut condamnée. Yahvé lui dit : « Je multiplierai ta peine et tes grossesses, c'est dans la peine que tu enfanteras des fils ; vers ton mari se portera ton désir et lui dominera sur toi. » (Genèse 3:20.)

Quant à Adam, il fut voué à connaître l'effort du travail. Conscients de leur individualité, ils furent séparés à jamais de Yahvé, et chassés du paradis.

Sur terre, Ève enfanta Abel et Caïn, puis vécut durant cent trente ans séparée d'Adam, avant de le retrouver et de donner naissance à Seth. A sa mort, elle fut enterrée à côté de lui.

Le mythe de la chute justifie le droit que les hommes se sont octroyé de rendre les femmes responsables de tous leurs malheurs, et de toutes leurs faiblesses. Symbole du péché, de la sexualité et de la mort, Ève ne sera rachetée que par l'apparition de la Vierge Marie, qui représente l'obéissance, la virginité et la vie éternelle, car elle a accepté la loi de Dieu. Cependant, le péché d'Ève n'est pas seulement la désobéissance. Elle s'est opposée à l'ordre établi, s'est rebellée indépendamment d'Adam, a pris une décision qui a mis l'ordre divin en péril. En remettant l'inégalité de la femme en question, pour assouvir son désir de connaissance, elle ne réussit qu'à empirer sa condition. Ève n'a droit ni à la connaissance, ni à l'autorité, comme le montre ce passage de la Bible : « Que la femme écoute l'instruction en silence, en toute soumission.



Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de faire la loi à l'homme, qu'elle se tienne en silence ; car c'est Adam qui fut formé le premier, Ève ensuite. Et ce n'est pas Adam qui a été dupé ; c'est la femme, qui, séduite, en est venue à la transgression. Cependant, elle sera sauvée par la maternité, si l'on demeure dans la foi, l'amour, la sainteté, avec modestie. » (1 Tim 2:11-14.)

Le mythe d'Ève et l'interprétation qu'en ont faite les Pères de l'Église ont défini l'image de la femme dans la société occidentale. Et si, dans chaque femme, il y a une Lilith qui sommeille, ne demandant qu'à se réveiller, c'est Ève, fautive poussée à la soumission, qui est mise en avant.



Qui ne rêve pas du « paradis retrouvé »,
ici vu par le peintre Jérôme Bosch ?
Le Royaume millénaire, musée du Prado, Madrid.

Du ventre de l'homme sortit...
une femme pleine de gratitude.
Flandre, XV^e siècle, *Miroir de l'humaine salvation*,
musée Condé, Chantilly.

HINE - TITAMA

CIVILISATION OCÉANIENNE



Sous le nom d'Hine-Nui-Te-Po, Hine-Titama prit possession du royaume des morts, où elle alla cacher sa honte : elle avait épousé son propre père ! Rite funéraire polynésien, aquarelle de Maximilien Radiguet, Service historique de la marine, Vincennes.

Horreur ! Hine-Titama, ancêtre des Maoris, se rendit compte que son mari n'était autre... que son propre père. Accablée de honte, elle s'enfuit dans le monde souterrain, où elle prit le nom de Hine-Nui-Te-Po. Depuis, elle attire les humains vers son royaume de mort.

Dans leur étreinte, Papa, la Terre, et Rangi, le Ciel, engendrèrent la vie. Mais elle demeura enfermée, ni la lumière, ni l'obscurité n'existaient. Alors, les premiers dieux que le couple avait créés se consultèrent pour trouver le moyen de libérer cette vie prisonnière. Tu, celui qui deviendra le dieu de la guerre, proposa de détruire Papa et Rangi, exprimant ainsi le désir d'une vie sans début ni... fin. Tawhiri, le seigneur des vents et des tempêtes, refusa tout changement, n'envisageant que l'immobilité originelle. Tane, le maître des forêts et des oiseaux, émit l'idée de séparer Papa et Rangi en douceur : il emporta l'approbation de ses frères, à l'exception de Tawhiri, qui décidément ne voulait rien voir bouger. Tane mit son plan à exécution, et s'interposa entre les deux éléments pour les séparer, à la manière d'un pilier. Aussitôt, la lumière inonda le monde. Furieux, Tawhiri lança son armée des vents à la poursuite de ses frères ; seul Tu accepta la bataille, pendant que les autres s'enfuyaient. Après avoir longtemps guerroyé contre Tawhiri, il entreprit de punir ses frères pour leur abandon et les écrasa ; mais Tane parvint à le vaincre, le chassa du ciel, et l'exila sur la Terre.

Tane prit du sable, de l'argile, et façonna la première femme, nommée Hine-Titama. Puis le dieu céleste épousa sa créature terrestre... Mais lorsqu'elle apprit le caractère incestueux de son union, elle alla cacher sa honte au fin fond de la terre. Elle en devint la reine, sous le nom de Hine-Nui-Te-Po, qui signifie « Fille de la Nuit ». C'est ainsi que ses descendants, les Maoris, connurent la mort : Hine les entraîna dans son royaume.

Largement répandu dans toute l'Océanie, ce mythe comporte de nombreuses variantes. Une tradition veut que le premier être féminin créé par les dieux ait été Hine-Ahu-One, « Fille de la Terre ». Elle engendra Hine-Ata-Vira, la première femme, l'ancêtre de l'humanité. Celle-ci épousa Tane, qui se révéla être son père, et prit la fuite. On la retrouve alors, dans le monde souterrain, sous le nom de Hine-Nui-Te-Po, associée à la terre et à la mort. Parfois, Hine, que l'on surnomme « la mangeuse d'hommes », devient lune, symbole

de l'obscurité, de la nuit... et toujours de la mort. Sous toutes ces formes, Hine reparaît dans un autre épisode de la mythologie maorie.

Après avoir vécu de folles aventures, le héros Maui se rebella contre la mort, qu'il considérait comme « dégradante, une insulte à la dignité des hommes ». Il la souhaitait temporelle, comme celle de la lune, qui se renouvelle chaque soir, après s'être baignée, ou bien comme celle du soleil, qui se réveille chaque matin, renforcé par son passage dans l'obscurité. La seule solution consistait à vaincre Hine-Nui-Te-Po. Maui alla trouver son



La femme tient une large place dans l'art primitif polynésien.

père, pour lui demander conseil : « A quoi ressemble-t-elle ? », lui demanda-t-il. « Ses yeux que tu vois s'enflammer sont sombres comme le jade ; ses dents aussi tranchantes que la pierre d'Obsius ; sa bouche est comme celle du barracuda ; les cheveux de sa tête comme le varech de la mer : seul son corps a une forme humaine », lui répondit son père. Il l'encouragea à rencontrer Hine, et Maui prit la décision de partir, aussitôt que possible. Une ribambelle d'oiseaux de toutes sortes et de toutes les couleurs se joignit à lui ; la nuit était tombée lorsqu'ils arrivèrent devant la



Désormais, Hine règne sur le royaume d'en bas et tente d'y attirer les humains.
Funérailles et deuil d'Otaïti, gravure réalisée vers 1811, bibliothèque des Arts décoratifs.

maison d'Hine. « Je vais entrer dans l'estomac de cette vieille femme, expliqua Maui à ses compagnons. Ne riez pas, tant que je ne l'aurai pas traversée ; quand je serai réapparu par sa bouche, vous pourrez vous moquer de moi. » Maui savait que s'il réussissait à sortir vivant de l'intérieur d'Hine, elle mourrait. Et les hommes, eux, ne mourraient plus.

Hine-Nui-Te-Po dormait. Maui se devêtit, et pénétra dans ses entrailles, la tête la première. Ses épaules et sa poitrine avaient à peine disparu que l'un des oiseaux, devant le grotesque de la situation, ne put s'empêcher d'éclater de rire. Le bruit réveilla la vieille, juste au moment où Maui atteignait sa gorge. Hine ouvrit la bouche et le coupa en deux, à la hauteur de la taille. Il périt ainsi, en tentant de conquérir l'immortalité. Mais ses descendants lui survécurent...

Là encore, on trouve d'autres versions de l'histoire. L'une d'elles rappelle que Hine avait

le pouvoir de faire succéder les nuits aux jours. Il lui suffisait d'ouvrir ou de fermer les jambes. Maui vint la trouver et lui dit : « Faisons que la mort soit très brève. » Elle lui répliqua : « Faisons que la mort soit très longue, que l'homme puisse soupirer et s'affliger. » Maui fit une seconde tentative : « Faisons que l'homme meure et vive de nouveau, comme toi, la lune, tu meurs et revis. » Mais Hine, imperturbable, lui rétorqua : « Non, faisons que l'homme meure, devienne pareil à la terre, et ne renaisse jamais. »

Les hommes avaient perdu l'immortalité, pour toujours. Un premier inceste leur avait fait connaître les affres de la mort. Le voyage de Maui dans les entrailles de son aïeule, que l'on peut considérer comme un second inceste destiné à annuler les effets du premier, à l'inverse, les renforcèrent. L'ordre du monde devint irréversible.

AMATERASU

CIVILISATION JAPONAISE

Si les Japonais vénèrent leur empereur, c'est qu'il est le descendant direct d'Amaterasu, la déesse Soleil qui régnait sur la plaine des Hauts Cieux...

Le shintoïsme cohabite au Japon avec le taoïsme, le bouddhisme et le confucianisme, mais c'est la seule religion originaire de ce pays. Au début du VIII^e siècle, toutes ses traditions ont été consignées par écrit, sur l'ordre de l'empereur Temmu Tennô, dans deux ouvrages : le Kojiki, « Chronique des choses anciennes », considéré comme le livre sacré shinto, et le Nihongi, « Chroniques du Japon ». On y apprend comment le monde s'élabora, avec le Japon en son centre...

La terre était encore liquide quand Izanagi et sa sœur Izanami y descendirent, en empruntant un arc-en-ciel. Du bout de sa lance, Izanagi remua l'eau, et une goutte, en retombant, se coagula pour former l'île d'Onokoro, où il épousa Izanami. De cette union naquirent les dieux du vent, de la montagne, et bien d'autres ; le dieu du feu, en venant au monde, brûla sa mère, qui en mourut et partit pour les enfers. Izanagi tenta de la suivre, mais elle le repoussa. En se purifiant de cette incursion, il engendra Amaterasu, née de son œil gauche, et Susano-wo, sorti de son nez. A sa fille, dont l'éclat brillait aux quatre points cardinaux, il donna son collier en disant : « Que Ton Altesse règne sur la plaine des Hauts Cieux. » A son fils, d'une nature perverse et violente, il déclara : « Que Ton Altesse règne sur la plaine Océane. »

Susano-wo régnait fort mal, et passait son temps à se lamenter, car il désirait rejoindre sa mère au pays inférieur. Excédé, son père l'expulsa de la plaine Océane bleue, mais consentit à le laisser rendre visite à sa sœur, avant de disparaître. Amaterasu reçut son cadet sur le pied de guerre, persuadée qu'il nourrissait quelque mauvais dessein. Il lui proposa un pacte, pour prouver la pureté de ses intentions : « Nous engendrerons tous deux des enfants, dit-il. Si les enfants que je produis sont des filles, alors on pourra con-

Pour faire sortir la déesse Soleil de sa caverne, on utilisa la ruse... et un miroir divin. Depuis, il est devenu l'un des insignes du pouvoir impérial.

Femme se fardant, par Utamaro, musée Guimet, Paris.



clure que mon cœur est impur. Mais si les enfants sont des garçons, alors il faudra admettre que mon cœur est pur. »

Amaterasu mâcha l'épée de son frère, souffla, et de ce souffle naquirent trois déesses. Susano mâcha le collier de sa sœur, souffla, et cinq kamis (1) virent le jour. Tous les huit reçurent la mission de faire descendre les puissances célestes sur la terre. Fort de son alliance, Susano-wo se comporta comme s'il était chez lui. Amaterasu ferma les yeux sur ses goujateries, jusqu'au jour où il jeta un poulain pie écorché au milieu de l'atelier de tissage, où elle surveillait le travail de ses compagnes. Terrorisée, la déesse Soleil alla se réfugier dans une caverne céleste dont elle ferma la porte, pour ne plus en bouger. Et ce fut la nuit éternelle.

Tous les kamis s'associèrent pour faire sortir Amaterasu de son trou. En plein désarroi, ils firent appel à l'un d'entre eux, Omoikane-nokami, « Celui qui embrasse la pensée », qui conçut un plan. Il assembla d'abord les oiseaux, « et leur fit chanter un chant prolongé » ; puis les kamis fabriquèrent un miroir « idéalement beau », et une chaîne de cinq cents bijoux, qu'ils placèrent sur un arbre, avec des étoffes d'offrandes blanches et bleues. La divination ayant été favorable, on récita pieusement les grandes liturgies, et la danseuse Uzume s'approcha à la porte de la caverne. « Elle alluma des feux de joie sacrés et prononça des paroles divinement inspirées », elle exécuta sa danse, qui eut pour effet de provoquer l'hilarité des huit cents myriades de kamis. En entendant cela, Amaterasu sortit. « Nous nous réjouissons parce qu'il y a un kami plus illustre que Ton Altesse », dirent-ils en lui tendant le miroir. Le monde s'illumina de nouveau, et l'on pria la déesse de ne plus cacher son visage.

Susano-wo fut expulsé pour avoir causé ces malheurs, qui firent cependant qu'Amaterasu régnait désormais sur les deux domaines, Ciel et Terre. Il descendit dans le pays Izumo, où il dut affronter un serpent géant, avant de pouvoir épouser une jeune fille. L'ayant endormi par ruse, Susano coupa le serpent en morceaux, et à l'intérieur de sa queue trouva une épée acérée ; « pensant que c'était chose étrange », il l'envoya à sa sœur.

Amaterasu convoqua son petit-fils, Ninigi, car elle voulait qu'il gouverne l'archipel engendré par Izanami et Izanagi. Afin de l'investir solennellement de cette mission, elle fit cadeau



Les femmes ont un rôle à jouer dans la religion shinto : celles-ci sont des auxiliaires des prêtres du temple de Mikosan.

d'un trésor à Ninigi, en l'exhortant à le considérer comme son auguste esprit. Ce trésor se composait des trois insignes impériaux : la chaîne de cinq cents bijoux, le miroir divin, qui se trouve aujourd'hui dans le temple d'Ise, et l'épée donnée par Susano-wo, maintenant dans le temple d'Atsuta. Ces deux derniers insignes ont eu une histoire riche en péripéties, et l'on en a fait des copies, qui sont conservées au palais impérial. Transmis par la déesse avec le pouvoir impérial, ce trésor était autrefois la preuve de la légitimité de l'empereur.

Ninigi eut des enfants, dont un fils qui épousa la princesse de la mer ; celle-ci enfanta un fils, et l'éleva : c'était Jimmu Tennô, qui

allait mener son clan vers le Yamato pour y devenir le premier empereur du Japon. Et si son descendant Temmu Tennô a fait écrire ces traditions quelques siècles plus tard, c'était pour assurer son pouvoir impérial au milieu des guerres de clans qui faisaient rage. Par ailleurs, le bouddhisme avait envahi le Japon, et se fondait au shinto : les kamis étaient considérés comme des incarnations de Bouddha Amaterasu, elle-même étant associée aux bouddhiques Dai-Nichi et Amida.

Fort de ses origines divines, détenteur du trésor, « présence vivante », de la déesse Soleil, l'empereur put conforter son pouvoir.

(1) Terme très vague, désignant tout ce qui revêt un caractère divin ; on dénombre huit millions de kamis.

IXQUIC

CIVILISATION MAYA-QUICHÉ



Tlazoltéotl, réplique de la déesse Ixquic, en train d'accoucher.

Le dessin du haut illustre une version de la légende, antérieure à celle de l'arbre de vie, selon laquelle la pucelle Ixquic fut fécondée par le dieu agraire, réplique de Ahpu.

Ces dessins sont tirés du *Codex Borbonique* 13.

En portant dans son ventre les descendants des sept sages, c'est un nouvel ordre du monde que promettait Ixquic. Pour les Maya-Quiché, elle est Terre et Lune, mère de l'humanité.

On sait peu de chose sur les origines du Popol Vuh, ce livre sacré qui raconte l'histoire de la civilisation maya-quiché : elles remontent à la nuit des temps. D'abord transmise oralement, la tradition a été consignée par écrit au XVI^e siècle et un exemplaire du livre a été retrouvé, au XVIII^e siècle, par un moine qui l'a traduit en espagnol. Le Popol Vuh contenait la légende d'Ixquic...

En ce temps-là, sur la terre quiché, vivaient sept seigneurs Ahpu, dotés de sagesse, doués pour la magie, versés dans les arts et la poésie. Un jour qu'ils étaient en train de jouer au jeu de paume, le bruit de leurs rires et de leur joie parvint aux oreilles des seigneurs de Xibalba, le royaume d'en bas. Jaloux, ces êtres maléfiques envoyèrent quatre messagers, les Hiboux, à la surface de la terre, afin de convoquer les Ahpu. Ayant pris congé de leur mère Ixmucané, ils suivirent les oiseaux vers Xibalba. Là, on les tua, puis on accrocha leurs têtes sur un arbre qui ne donnait jamais de fruits. Il y eut ensuite une nuit très sombre, où tout le monde eut très peur, et au matin, les têtes avaient disparu : à leurs places pendaient des Calebasses.

Ixquic, la fille d'un seigneur de Xibalba, éprouva une irrésistible curiosité de voir ce fameux arbre interdit. Devant le refus de son père de l'accompagner, elle décida d'y aller seule. Arrivée au pied de l'arbre, elle se demanda quel genre de fruits il pouvait bien porter, et s'ils étaient comestibles. Alors l'un des crânes lui dit : « Il n'y a rien que des ossements sur ces branches. Tu nous désires ? » Ixquic répondit : « Je vous veux. » « C'est bien, étends la main », dirent les crânes. Et ils laissèrent tomber de la salive dans sa paume, mais quand elle regarda sa main, elle était vide. « Dans cette salive que nous avons laissé couler sur ta main, nous avons donné notre descendance », lui confièrent les têtes de mort. C'est ainsi que les Ahpu transmirent leur connaissance, leur souffrance et leur héritage à Ixquic ; puis ils l'exhortèrent à monter sur terre, en lui promettant qu'elle ne mourrait pas.

La jeune fille retourna chez elle, ayant conçu deux enfants par la seule vertu de la salive. Six mois plus tard, son père remarqua qu'elle se

trouvait enceinte, la considéra comme déshonorée, et en avertit le grand conseil de Xibalba. D'un commun accord, on estima qu'il fallait la questionner, jusqu'à ce qu'elle avouât le nom de son amant. Ixquic se borna à dire la vérité : « Je n'ai jamais connu la figure d'un seul homme. » De là vient la coutume maya, qui défend aux femmes célibataires de voir la face des hommes... Intolérants, les seigneurs de Xibalba refusèrent de croire Ixquic. Barbares, ils ordonnèrent aux quatre Hiboux de la sacrifier, de recueillir son cœur dans une coupe, et de le leur rapporter.



Pour les Maya-Quiché, la déesse Ixquic représente la mère de l'humanité.
Figurine maya.

Les Hiboux allèrent chercher le couteau de silex des sacrifices, la coupe, et emmenèrent la jeune fille au poteau des sacrifices. En chemin, elle les supplia de l'épargner : « Mon cœur ne leur appartient pas, vous ne devez pas leur obéir, ni rester dans cette maison car il est déshonorant de tuer les gens sans raison. » Par ces mots, Ixquic reniait ses congénères et leur religion, avec ses dogmes et ses sacrifices humains. Elle, qui avait reçu la parole des Ahpu, allait bientôt l'ériger en une doctrine qui serait le fondement de la religion maya. Les Hiboux répugnaient à sacrifier une innocente ; mais ils devaient obéir aux ordres de son père, et rapporter son cœur. Ixquic leur suggéra alors de recueillir la sève de l'arbre du sacrifice : un liquide rouge



Ixquic fut fécondée par les crânes des sept sages Ahpu, qui déposèrent leur salive dans sa main...
Elle enfantera des jumeaux.
Mur des crânes, sur le site de Chichen Itza, Mexique.

tomba aussitôt dans la coupe, et s'y coagula, comme du sang. Les Hiboux partirent présenter ce faux cœur aux seigneurs, comme preuve du sacrifice. On plaça le cœur sur un brasier, et tout le monde s'approcha pour voir, et sentir l'agréable parfum qu'il dégageait. Cet encens plongea les seigneurs de Xibalba dans un profond engourdissement, et ils furent vaincus.

Les Hiboux rejoignirent Ixquic, qui était montée sur la terre. Elle se rendit chez Ixmucané, la mère des Ahpu, et se présenta comme sa bru. Mais l'autre refusa de la croire, la traita d'intrigante, et lui déclara que les seuls descendants de ses fils étaient Hun Batz et Hun Chouen, qui vivaient auprès d'elle, passant leur temps à chanter, à peindre et à sculpter. La vieille n'attendait pas d'autre consolation. Elle consentit cependant à mettre les paroles d'Ixquic à l'épreuve, en lui soumettant une tâche impossible : il s'agissait de remplir un grand filet de maïs, alors qu'il n'y avait qu'un seul épi dans le champ...

Ixquic s'en remit à ses protecteurs surnaturels : « Je suis coupable de bien des fautes », se lamenta-t-elle. En entendant cette confession, les dieux voulurent la récompenser ; de l'unique épi, elle ramassa de quoi remplir son sac. L'aïeule, en constatant le miracle,

l'accueillit dans sa famille, et lui promit de s'occuper de ses enfants.

Un beau matin, Ixquic partit seule, dans la forêt, et mit deux jumeaux au monde, Hunahpu et Ixbalamqué. Alors qu'ils grandissaient, Hun Batz et Hun Chouen, jaloux, se plaignirent du bruit qu'ils faisaient, et les jetèrent dehors. Ainsi, les deux jumeaux continuèrent de grandir dans la brousse, avec les animaux...

Ixquic, dont le nom provient de la particule féminine *Ix* et du mot *quic*, qui signifie sang, résine, sève, a triomphé des despotes pour engendrer un nouvel ordre moral, la culture, et l'équilibre prôné par les Ahpu. Déesse mère qui enfanta la race humaine, elle est la déesse de la terre, de la fécondité, de la fertilité. Elle est aussi la lune pleine, comme son ventre, alors que l'aïeule symbolise la lune décroissante, et sa fille, Ixbalamqué, la lune montante. A elles trois, elles représentent le rôle familial de la femme, dans la mythologie maya-quiché. Ixquic est encore la déesse de la pénitence, à laquelle il faut se plier pour recevoir l'eau du ciel qui arrosera les cultures. Enfin, elle annonce la fin de la cruauté, dans un état social harmonieux et juste, où les hommes ne cherchent que la paix de leur âme.



SEDNA

CIVILISATION ESQUIMAUDE

Au pays des glaces, dans les profondeurs marines, il y a une grande maison... C'est la demeure de Sedna, déesse hirsute et borgne, susceptible et colérique, maîtresse des phoques et des baleines, qu'elle a engendrés.

Pour les Esquimaux, la Terre est une tente reposant sur des piquets, surmontée d'une couverture, la voûte céleste, qui, crevée en quatre coins à coups de couteau, a laissé échapper les vents des quatre points cardinaux. D'origine humaine, les dieux se sont emparés de la lune, du soleil, de la mer... L'histoire de la divinité des profondeurs maritimes connaît de nombreuses variantes, son nom change selon les régions : au Groenland, on l'appelle « la vieille femme », ou « la femme majestueuse », ailleurs, elle est « celle qui n'a pas voulu se marier », mais le plus souvent, on la trouve sous le nom de « celle qui est en bas, dans les profondeurs de la mer », Sedna.

Sedna ne voulait pas se marier... Conduite inacceptable dans la société esquimaude, qui rejette les célibataires. Elle finit tout de même par épouser un homme, qui se révéla être... le chien de son père. De cette union, elle eut plusieurs enfants, quelques-uns de forme humaine, les autres appartenant plutôt à la race canine. Mais un jour, le chien de mari fut tué par son beau-père, et tomba au fond de la mer. Sedna, qui ne pouvait plus nourrir ses enfants, les envoya dans le monde : certains disent que les chiens engendrèrent les Blancs, et les humains, les Indiens Chipewyan.

Après ce mariage peu réussi, Sedna eut une seconde expérience malheureuse. Elle fut enlevée par un pétrel, et l'oiseau l'épousa. Son père, décidément tenace, se rendit chez le pétrel, et enleva sa fille, à bord d'un kayak. L'oiseau, ne voulant pas lâcher sa femme, poursuivit les fuyards, et provoqua une violente tempête. Pour maintenir son embarcation à flot, le père n'hésita pas à jeter sa fille

Pour les Esquimaux, les dieux furent à l'origine des êtres humains qui s'emparèrent de la terre, du soleil, de la mer...
Homme et femme du Groenland, vus par des Italiens, au XIX^e siècle, bibliothèque des Arts décoratifs.

 ICONOGRAPHIE

g : gauche ; m : milieu ; d : droite ; h : haut ; b : bas

Pages 8 : Alain Noguès, Sygma - 9 g : musée de l'Homme - 9 d : Alain Noguès, Sygma - 10 : Hubert Josse - 11 g : Edimédia - 11 d : Giraudon - 12 : J.-L. Charmet, Explorer archives - 13 g : Carol Prunhuber (auteur) - 13 d : J.-L. Charmet - 14 : Erich Lessing, Magnum photos - 15 h : Willi, TOP - 15 b : Lauros-Giraudon - 16 : J.-L. Charmet - 17 g : J. Guillot, CDA, Edimédia - 17 d : J.-L. Charmet - 18 : Lauros-Giraudon - 19 : Natacha Hochman, Diaf - 21 g : P. Hinous, CDA, Edimédia - 21 d : Ph. Audibert, Hoa-qui - 22, 23 h : J.-L. Charmet - 23 b : Black Star, Rapho - 24, 25 g, 25 b : Pancho Villasmil - 25 hd : Bruno Barbey, Magnum photos - 26 : Lauros-Giraudon - 27 d : Mary Evans P.L., Explorer archives - 27 g : J.-L. Charmet - 28 : Lauros-Giraudon - 29 : François Le Diascorn, Rapho - 30 : Lauros-Giraudon - 31 : Edimédia - 32 : Mary Evans P.L., Explorer archives - 33 g : Lauros-Giraudon - 33 d, 34 : Mary Evans P.L., Explorer archives - 35 g : Erich Lessing, Magnum photos - 35 d : J.-L. Charmet - 36 : Roland et Sabrina Michaud, Rapho - 37 : Lauros-Giraudon - 38 : Ted H. Funk, Rapho - 39 : J.-L. Charmet - 40 : Lauros-Giraudon - 41 g : J.-L. Charmet - 41 d : Cinestar - 42 : Mary Evans P.L., Explorer archives - 43 g : Giraudon - 43 m : Mary Evans P.L., Explorer archives - 43 d : Cinestar - 44 : J.-L. Charmet - 45 g : Edimédia - 45 d : Bulloz - 46 : Mary Evans P.L., Explorer archives - 47 : Giraudon - 48 : Ian Berry, Magnum photos - 49 g : Ch. Lemzaouda, musée de l'Homme - 49 d : J.-C. Thoret, Explorer archives - 50 : J.-L. Charmet - 51 g : Edimédia - 51 mh : Bulloz - 51 mb : J. Bénazet, Pix - 51 dh, 51 db, 52, 53 h : J.-L. Charmet - 53 b : Erich Lessing, Magnum photos - 54 : Bulloz - 55 g : Hubert Josse - 55 d : J.-L. Charmet - 56 : Pancho Villasmil - 57 : Vasco Szinetar - 58, 59 g : Jonathon Wenk, Rapho - 59 d : Charles Moore, Black Star, Rapho - 60 : Edimédia - 61 g, 61 d, 62, 63 g, 63 m, 63 d, 64 : J.-L. Charmet - 65 g : Edimédia - 65 d : Mary Evans P.L., Explorer archives - 66, 67 g : J.-L. Charmet, Explorer archives - 67 d : Dominique Lérault, Pix - 68, 69 : Mary Evans P.L., Explorer archives - 70 : Edimédia - 71 g : J.-L. Charmet - 71 d : Edimédia - 72 : J.-L. Charmet - 73 g : Explorer archives - 73 mh : Mary Evans P.L.,

Explorer archives - 73 mb, 73 d : Kipa - 74, 75 h : Hubert Josse - 75 b, 76 : Cinestar - 77 mh, 77 mb : J.-L. Charmet - 77 d : Cinestar - 78 : Erich Lessing, Magnum photos - 79, 80 : Bulloz - 81 g : Cinestar - 81 d, 82 : J.-L. Charmet - 83 : Cahiers du Cinéma - 84 : Roland et Sabrina Michaud, Rapho - 85 g : Bernard Gérard, Hoaqui - 85 d : Tor Eigeland, Black Star, Rapho - 86 : Giraudon - 87 : Roger-Viollet - 88 : Agraci, Pix - 89 g : Edimédia - 89 d : J.-L. Charmet, Explorer archives - 90 : Roland et Sabrina Michaud, Rapho - 91 h : Roland Michaud, Rapho - 91 b : Trigalou, Pix - 92 : Giraudon - 93 : Roger-Viollet - 94 : J.-L. Charmet - 95, 96 : Edimédia - 97 g : J.-L. Charmet - 97 d : J.-P. Gardin, Diaf - 98 : Hubert Josse - 99 g, 99 m, 99 d, 100, 101 h : J.-L. Charmet - 101 b : bande dessinée de Georges Pichard, Ed. Dominique Leroy - 102 : J.-L. Charmet - 103 g : Explorer archives - 103 m : Cinestar - 103 d : Edimédia - 104 : J.-L. Charmet - 105 : D.R. - 106 : Cahiers du Cinéma - 107 g : Roger-Viollet - 107 d : Cahiers du Cinéma - 108 : Imapress - 109 g : Edimédia - 109 m, 109 d : Imapress - 110 : R.G. Everts, Rapho - 111 : Huet, Hoa-qui - 112 : J.-L. Charmet, Explorer archives - 113 g : Edimédia - 113 m : Mary Evans P.L., Explorer archives - 113 d : Cinestar - 114, 115 g, 115 d, 116 : J.-L. Charmet - 117 g, 117 d : Roger-Viollet - 118 : Edimédia - 119 g : Keystone - 119 d : Kipa - 120 : David Seymour, Magnum photos - 121 g : Keystone - 121 d : Léonard Freed, Magnum photos - 122 : Keystone - 123 : Cahiers du Cinéma - 124 g : Tallandier - 124 d : Edimédia - 125 g : Keystone - 125 h : Marc Riboud, Magnum photos - 125 b : Errath, Explorer - 126 : Edimédia - 127 h : Keystone - 127 b : Imapress - 127 d : D. Fineman, Sygma - 128 : Edimédia - 129 g : Mary Evans P.L., Explorer archives - 129 m : Edimédia - 129 d : J.-L. Charmet - 130, 131 : B.N. - 132 : Edimédia - 133 g : Daniel Thierry, Diaf - 133 d : D.R. - 134 : Roger-Viollet - 135 g : J.-L. Charmet - 135 d : Explorer archives - 136, 137 g : Keystone - 137 d : J.-L. Charmet - 138 : Pierre Boulat, Cosmos - 139 g : Imapress - 139 d : D. Kirkland, Sygma - 140, 141 g : Snowdon, Camera press, Imapress - 141 d : J.-L. Charmet - 142 : Lauros-Giraudon - 143 : Edimédia - 144 : Bulloz - 145 g : Mary Evans P.L.,

Explorer archives - 145 m : Gamma - 145 d : Bridgeman-Giraudon - 146, 147 gh, 147 gb, 147 d : J.-L. Charmet - 148 : Cecil Beaton, Camera press, Imapress - 149 g : D. Kirkland, Sygma - 149 d : Edimédia, © D.R. - 150, 151 g, 151 d : Gisèle Freund, © D.R. - 152 : Burt Glinn, Magnum photos - 153 g : Cecil Beaton, Camera press, Imapress - 153 m : Pierre Boulat, Cosmos - 153 d : Camera press, Imapress - 154, 155 g : Denis Stock, Magnum photos - 155 d : Cinestar - 156 : D. Kirkland, Cosmos - 157 g : André de Dienes, Camera press, Imapress - 157 m : Halsman, Magnum photos - 157 d : Lauros-Giraudon, © D.R. - 158 : collection M. Primack, J.-L. Charmet - 159 : Henri Cartier-Bresson, Magnum photos - 160 : Koussy, Gamma - 161 g : Cahiers du Cinéma - 161 d : Cl. Salhani, Sygma - 162 : Hurrel, Sygma - 163 g : Keystone - 163 d : Mary Evans P.L., Explorer archives - 164 : D.R. - 165 : Charles Ichai - 166 : Mary Evans P.L., Explorer archives - 167 h : Edimédia - 167 b : Explorer archives - 168 : Giraudon (Théodora) - 169 g : Erich Lessing, Magnum photos - 169 d : J.-L. Charmet - 170 : Lauros-Giraudon - 171 g : Mary Evans P.L., Explorer archives - 171 d : Ed. Berlitz, Rapho - 172, 173 hg, 173 bg : J.-L. Charmet - 173 d : Edimédia - 174 : J.-L. Charmet - 175 g : Mary Evans P.L., Explorer archives - 175 m : Robert Harding, Pix - 175 d : Cahiers du Cinéma - 176 : Bulloz - 177 : J.-L. Charmet - 178 : Mary Evans P.L., Explorer archives - 179 : J.-L. Charmet - 180, 181 h : Edimédia - 181 b, 182 : Giraudon - 183 h : TOP - 183 b : Kipa - 184, 185 g : Mary Evans P.L., Explorer archives - 185 d : Camera press, Imapress - 186 : Gisèle Freund - 187 g : Cornell Capa, Magnum photos - 187 d : A. Noguès, Gamma - 188 : Dilip Mehta, Cosmos - 189 g : San-Viollet - 189 d : Camera press, Imapress - 190 : Contact press images - 191 h : Keystone - 191 b : Sygma - 192 : J.-L. Charmet - 193 : dessin de Hugo Pratt, © Casterman - 194, 195 h : Explorer archives - 195 b, 196 : Mary Evans P.L., Explorer archives - 197 g : Cinestar - 197 d : Roger-Viollet.

© ADAGP 1987 pages : 33 g (Bourdelle) ; 89 g (Vulliamy).

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

